



HAL
open science

La Picardie et les Picards : construction d'une image dans la littérature aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles

Lucie Mougenot

► **To cite this version:**

Lucie Mougenot. La Picardie et les Picards : construction d'une image dans la littérature aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Revue du Nord. Collection Histoire (Hors série), 2020, Hors série 39, pp.139-167. hal-04289522

HAL Id: hal-04289522

<https://hal.science/hal-04289522>

Submitted on 1 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

La Picardie et les Picards :

Construction d'une image dans la littérature aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles

Lucie Mougenot,

MDC en sciences de l'éducation

CAREF, UPJV

Résumé :

Les difficultés que connaît la Picardie s'accompagnent d'une image plutôt mitigée de cette région et de ces habitants. Nous avons fait le choix de repérer dans la littérature du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles des éléments descriptifs qui permettent de caractériser cette image. Cette recherche empirique s'appuie sur de nombreux extraits littéraires et permet de faire un constat d'opposition entre d'une part, des descriptions magnifiées de paysages naturels et d'autre part, des descriptions des Picards peu avantageuses et moquées.

Mots clés : représentations ; littérature ; Picard ; image littéraire ; Picardie.

Abstract :

The difficulties in Picardy are accompanied by an undervalued image of this region and its inhabitants. We have chosen to locate in the literature of the XIXth and XXth centuries descriptive elements which characterize this image. This empirical research is based on literary extracts and reveals an opposition between magnified descriptions of natural landscapes and descriptions of devaluing inhabitants.

Keywords : representations; literature; Picard; literary image; Picardie.

Introduction

« Le Picard est né malin, c'est le Français par excellence ; l'esprit français dans toute sa pureté, c'est l'esprit du Picard. Cette province résume et contient peut-être toute la vivacité intellectuelle que l'on peut attribuer aux pays situés au nord de la Loire. La plupart des fabliaux du treizième siècle, de ces contes malicieux, égrillards et narquois qu'on nous présente encore comme les types les plus tranchés du vieil esprit national, la plupart de ces ouvrages sont primitivement écrit en dialecte picard. Ce pays offre le rare exemple d'un terroir où l'esprit pousse et où la vigne ne pousse pas. [...] Son esprit surnage et ne se noie pas. Et cependant le Picard foule un sol frais et potager ; il a de l'herbe jusqu'aux genoux, quand il marche dans ses prairies ses pieds sont refroidis et enracinés dans un limon marécageux, et sur sa tête un ciel gris route des nuages écumés par le vent des mers du nord. Le Picard est grand par lui seul et sans l'assistance de Bacchus ni du dieu qui guide les coursiers du soleil. Le Picard est spirituel et il a froid il aspire la brume et il n'est pas couronné de pampres. O peuples, saluez ! Cette netteté qu'il a dans la pensée, cette facilité qu'il possède dans l'élocution, se manifestent sur son visage. »

Cet extrait de Francis Wey¹ qui vante les qualités des picards, selon un genre satirique, est issu d'une encyclopédie qui fut très prisée, organisée en 5 tomes et intitulée *Les français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du dix-neuvième siècle* (1839). La description de portraits permet d'accéder aux représentations de ceux qui les conçoivent. Lorsque l'on analyse des textes littéraires, l'intention de l'auteur et ses propres représentations sont influencées elles-mêmes par des représentations collectives et aboutissent à des visions subjectives de la réalité ; si bien que la recherche d'objectivation n'est pas une fin en soi.

Aujourd'hui, les difficultés associées à la région de Picardie, évoquées dans les chapitres précédents, s'accompagnent bien souvent de représentations dévalorisantes des habitants ; et ces critiques émanent le plus souvent de personnes extérieures à la région. L'image des picards peut paraître, au premier abord, assez éloignée des préoccupations de la recherche relatives à la réussite et à l'échec scolaire. Toutefois, la perception par les élèves (et les habitants de façon plus générale) d'une image négative, de moqueries, de stéréotypes dépréciatifs liés à leur région peut amener un sentiment de résignation. Or, les études montrent que cette résignation apprise² est peu compatible avec le développement d'émotions positives qui sont décisives pour la construction de relations sociales et pour l'émancipation des individus³.

De fait, il s'agira dans ce chapitre de comprendre comment le Picard et la Picardie sont décrits, approchés, perçus par des auteurs issus de la région ou non, aux XIXème et XXème siècles. Ces représentations, vouées à être diffusées plus largement peuvent être véhiculées par des écrits, des entretiens, des films ou documentaires, etc. Ici, nous avons opté pour l'analyse de textes littéraires pour repérer les particularités relatives à l'image des picards et de la Picardie. Ces textes choisis sont pour la plupart écrits par des auteurs reconnus dont les productions ont été largement diffusées et le sont encore⁴. L'idée ici est donc de considérer la littérature comme un outil de réflexion qui peut participer à la construction de l'image de la Picardie⁵ et des picards. Pour reprendre Ledent⁶, les œuvres peuvent être un frein au processus d'objectivation ; en revanche, elles peuvent apporter un éclairage particulier en offrant une certaine vision du monde. L'étude que nous présentons ici est plutôt empirique puisque l'analyse des représentations du Picard et de la Picarde est réalisée à partir d'une liste d'ouvrages non exhaustive, et le choix des extraits pourrait tout à fait être critiqué. Pour autant, nous avons tenté de repérer les éléments les plus saillants, les extraits les plus significatifs, afin de refléter au mieux la façon dont la région et ses habitants sont perçus dans chaque ouvrage.

¹ F. Wey, *Les français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*, Paris, Louis Curmer éditeur Province, tome 2, 1840-1842, p. 337-347, extrait : p. 338.

² A. Lieury et F. Fenouillet, « Motivation et découragement », dans A. Lieury (dir.), *Psychologie pour l'enseignant*, Dunod, Paris, 2010, p. 157-176.

³ J. Fortin, « Les compétences psychosociales chez l'enfant », dans J. Lecomte (dir.), *Introduction à la psychologie positive*, Dunod, Paris, 2014, p. 107-123.

⁴ Il est important de préciser que, dans le cadre de cette recherche, les ouvrages en langue picarde n'ont pas été retenus.

⁵ Pour les besoins de l'étude dans le cadre du projet Preuve, nous nous sommes intéressés aux récits dont une partie se déroule dans les limites de la Région Picardie dont les départements sont l'Oise, l'Aisne et la Somme.

⁶ D. Ledent, « Les enjeux d'une sociologie par la littérature », *CONTEXTES*, Varia, mis en ligne le 19 avril 2013, consulté le 01 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5630>

La majorité des œuvres empruntées pour cette étude sont des romans dont au moins une partie des événements se déroule en Picardie. Les auteurs sont picards ou extérieurs à cette région. D'autres ouvrages sont des recueils de poésie ou des nouvelles. Une première lecture a permis de cerner des tendances générales et notamment une opposition forte entre ce qui relève de la nature et de l'homme. Une seconde lecture nous a permis de confirmer notre première intuition et d'extraire des éléments descriptifs significatifs : d'une part, des éléments relatifs au caractère et aux attributs des personnages picards ou des picards en général ; et d'autre part, des éléments relatifs à la typicité des environnements, naturels et artificiels. Toutefois, d'autres types d'écrits (guides touristiques, observations, correspondances, manuels scolaires) seront succinctement mobilisés, dans le but de confirmer ou d'infirmer les données recueillies.

L'analyse des extraits nous a permis de repérer trois récurrences thématiques (paysages, patrimoine architectural et habitants) et normatives : tout d'abord, la description des paysages picards est le plus souvent bucolique et enjolivée, suscitant une représentation positive pour le lecteur. Ensuite, la description du patrimoine architectural est ambivalente : d'une part, elle souligne essentiellement les défauts de fabrications et la vétusté et d'autre part, elle évoque les efforts des habitants pour dissimuler au mieux les dégâts ou la pauvreté. Enfin, la description des personnages ou des habitants de Picardie est principalement dévalorisante puisque les traits de caractère, les habitudes et les physiques sont rarement mis en valeur mais plutôt moqués ou dépréciés.

Chacun de ces éléments sera traité successivement dans les parties de cet article.

1. L'environnement naturel

À la lecture des récits ou des poèmes, il est manifeste que les descriptions de la nature picarde intègrent de nombreux adjectifs mélioratifs, des précisions ou nuances de couleurs et d'atmosphères. Nous allons tout d'abord nous attarder sur quelques descriptions de la nature pour ensuite nous orienter vers un lieu très convoité : la baie de Somme.

Dans les romans, les personnages principaux sont bien souvent amenés à se déplacer, à voyager à travers la Picardie. L'itinérance des personnages est régulièrement ponctuée par des temps d'arrêt, faisant place à la description minutieuse de paysages. L'emploi de métaphores largement répandues rend le paysage apaisant, vivant, renforçant alors le caractère sauvage des paysages encore peu investis par l'homme.

Gérard De Nerval, au milieu du XIX^{ème} dans *Les filles du feu*, décrit, par le biais de son personnage principal, les forêts, les broussailles en disant que leur observation porte « à la rêverie ». La description rend compte d'un univers « majestueux ».

« Arrivé à Senlis la veille, j'ai passé par les paysages les plus beaux et les plus tristes qu'on puisse voir dans cette saison. La teinte rougeâtre des chênes et des trembles sur le vert foncé des gazons, les troncs blancs des bouleaux se détachant du milieu des bruyères et des broussailles, - et surtout la majestueuse longueur de cette route de Flandre, qui s'élève parfois

de façon à vous faire admirer un vaste horizon de forêts brumeuses, tout cela m'avait porté à la rêverie⁷. »

Chaque lieu visité est une opportunité saisie par l'auteur pour faire part de son attachement à la nature. Les précisions ne manquent pas et le narrateur semble obnubilé par la beauté de la nature, ses bruits, l'harmonie de l'ensemble :

« J'ai revu le château, les eaux paisibles qui le bordent, la cascade qui gémit dans les roches, et cette chaussée réunissant les deux parties du village, dont quatre colombiers marquent les angles, la pelouse qui s'étend au-delà comme une savane, dominée par des coteaux nombreux⁸. »

L'emploi de figures de style destinées à enjoliver la nature est aussi du ressort de Dumas, à la même époque, dans un roman fantastique intitulé *Le Meneur de loups*. Le lecteur est encore une fois immergé au milieu de la campagne picarde, dont les éléments semblent immuables, voire hiératiques.

« Le moulin de Coyolles est situé dans une position charmante au fond d'une fraîche vallée ; l'eau qui l'alimente, et qui forme un petit étang, est ombragée par les saules aux têtes monstrueuses et par des peupliers élancés ; les arbres nains et les arbres géants sont reliés entre eux par de magnifiques aunes et par d'immenses noyers au feuillage odoriférant. Après avoir fait tourner la roue du moulin, l'eau écumeuse s'écoule par un petit ruisseau qui chante son hymne éternel en bondissant sur les cailloux de son lit et en constellant, des diamants liquides qui jaillissent de ses cascates, les fleurs qui se penchent coquettement pour se mirer dans les eaux.⁹ »

Ce passage est une belle illustration du mouvement romantique qui concerne, dans ce roman, davantage les descriptions de la nature que celles des personnages. Ce trait caractéristique relève d'une opposition entre la qualité des paysages et les attributs des habitants et que nous retrouvons notamment dans *Les souffrances du professeur Delteil*, de Champfleury. Quelques descriptions consacrées à la beauté des paysages parsèment ce roman et tranchent radicalement avec l'ambiance régnante autour du professeur, comme nous le verrons plus loin :

« Le pays est beau, la campagne riche, la vue étendue ; ce ne sont que vertes prairies, blonds champs de blés et jardinages bien entretenus.¹⁰ »

À la fin du XIX^{ème}, nous pouvons aussi nous référer aux écrits d'Anatole France, écrivain qui a su émerveiller de nombreuses générations en touchant à tous les genres littéraires. L'extrait ci-dessous est issu de *Pierre Nozière* :

« Ce coin du Laonnais n'a pas de larges horizons. Mais le sol y fait des plis gracieux et il est semé de bouquets d'arbres. Le petit chemin blanc qui passe devant ma porte et se parfume de menthe en se creusant vers la prairie humide s'en va, par les champs de trèfle, d'avoine et de betteraves, au bois où le Petit Chaperon Rouge cueille encore la noisette. On a plaisir à suivre

⁷ G. de Nerval, *Les filles du Feu*, imprimé en Roumanie, 1991 {1854}, p. 59.

⁸ *Ibid*, p. 142.

⁹ A. Dumas, *Le meneur de loups et autres récits fantastiques*, Omnibus, 2002 {1857}, p. 733.

¹⁰ Champfleury, *Les souffrances du professeur Delteil*, Trosly-Breuil, Editions du trotteur ailé, 2008 {1857}, p. 6.

chaque matin ce sentier étroit et sinueux, si l'on pense que c'est assez de joie et de gloire en une promenade que de visiter la reine des prés dans son humble majesté, et de respirer le chèvrefeuille qui suspend aux buissons ses guirlandes parfumées.¹¹ »

Tout au long du XX^{ème} siècle, certains écrivains continuent de valoriser cette nature. C'est le cas par exemple du poète picard Pierre Garnier qui commença à être publié en 1949. Dans l'un de ses nombreux recueils, il vante la nature, les paysages, la vie des animaux, et surtout leur permanence temporelle en Picardie. Dans l'extrait qui suit, issu de *L'alouette. Une litanie picarde*¹², ce poète évoque le désir d'éternité tout au long de treize chapitres :

« (...) la Picardie, on ne sait où elle commence, / où elle finit dans le temps et dans l'espace, / elle est jardin d'Eden et campagne, / son ciel, ce sont nuages et étoiles lointaines / avec leurs bienfaits et leurs meurtres, / depuis longtemps la Picardie apparaît, disparaît, / réapparaît / avec toujours son même soleil, ses mêmes nuages, / ses lièvres, ses alouettes, ses grenouilles, / les sangliers y passent, les hirondelles aussi / et chaque été les fleurs des champs / depuis 1950 les fleurs des champs ont disparu, / les hommes ont tué l'humus, / naguère encore la Terre tournait, / tous les quinze jours les talus présentaient / d'autres fleurs – / maintenant la Terre est sèche, elle passe / comme un film ; l'alouette et le lièvre ont / presque disparu (...) »

L'apologie de la nature est flagrante dans ces écrits qui sont quasiment les derniers de son œuvre, et elle s'accompagne d'une nostalgie relative à la disparition de certaines espèces végétales et animales.

Les descriptions de la campagne picarde au XIX^{ème} siècle sont ainsi très détaillées, précisant des couleurs, textures et atmosphères qui conservent un caractère sauvage et une beauté inégalable. Dans une moindre mesure, cette tendance se poursuit au XX^{ème} siècle. Un autre exemple de valorisation de la nature picarde est donné par l'intérêt accordé au littoral picard et plus particulièrement à la baie de Somme.

En effet, les œuvres littéraires procèdent à des descriptions de la baie de Somme qui lui confèrent un caractère à la fois mystérieux et imprévisible. Ce site, aujourd'hui classé et répertorié comme l'une des plus belles baies du monde, est l'apanage de nombreux écrivains. Anatole France, dans les *Pierre Nozière*¹³ en 1899, décrit ce somptueux paysage offert par la baie.

« De la chambre où j'écris, on découvre toute la baie de Somme, dont le sable s'étend à l'horizon jusqu'aux lignes bleuâtres du Crotoy et du Hourdel. Le soleil, en s'inclinant, enflamme le bord des grands nuages sombres. La mer monte et déjà, du côté du large, les bateaux de pêche s'avancent avec le flot. Sous ma fenêtre, des barques amarrées au bord du chenal portent à leur mât, au lieu de voile, des filets qui sèchent. » (1899, p. 181)

Illustre homme de lettres et critique littéraire, Anatole France évoquait régulièrement ses propres souvenirs à travers des récits autobiographiques, vantant notamment les charmes de la province. Ayant séjourné deux mois à St Valéry-sur-Somme en 1886, il écrit directement ses impressions depuis sa chambre donnant sur la baie.

De l'autre côté de la baie, au Crotoy, Colette séjourna aussi entre 1906 et 1910 et s'inspira du contexte local et de sa vie crotelloise pour écrire *Les vrilles de la vigne*. Dans cet ouvrage, le type de lexique utilisé est remarquable :

¹¹ A. France, *Pierre Nozière*, Paris, Nelson éditeur, 1899, p. 223.

¹² P. Garnier, *L'alouette. Une litanie picarde*, Verderonne/Reims, Dumerchez, 2002.

¹³ A. France, *Pierre Nozière*, *op.cit.* nbp 11.

« Elle rentre, et, délivré du poids de son regard, le soleil peut se coucher tranquillement au-delà de la Baie de Somme, désert humide et plat où la mer, en se retirant, a laissé des lacs oblongs, des flaques rondes, des canaux vermeils où baignent les rayons horizontaux... La dune est mauve avec une rare chevelure d'herbe bleuâtre, des oasis de liserons délicats dont le vent déchire, dès leur éclosion, la jupe-parapluie veinée de rose (...).¹⁴»

Le caractère mystérieux de la baie apparaît dans certains extraits où le paysage semble cotonneux, impénétrable.

« Une brume de chaleur baigne la baie de Somme, où la marée de morte-eau palpite à peine, plate comme un lac. Reculée derrière ce brouillard moite et bleu, la Pointe de Saint-Quentin semble frémir et flotter, inconsistante comme un mirage...¹⁵»

Au même endroit, mais un peu plus tôt, Calmettes, dans *Brave Fille*, décrit la baie observée chaque jour :

« Depuis son enfance, elle la connaissait cette baie claire aux contours gris estompés de brume, qu'elle ne verra pas ce soir. Chaque jour, fidèlement elle était venue lui donner un regard, l'admirer tantôt pleine à l'heure du flux et reflétant l'harmonie du ciel dans ses ondes palpitantes, tantôt mise à sec par le reflux, mais belle encore, avec ses bancs de sable rosé, ses cours d'eau qui serpentent jusqu'à la grande mer.¹⁶ »

Tout semble harmonieux, fluide et immuable. La poésie aussi s'est emparée de la baie de Somme. Ce milieu préservé a été investi notamment par Michel Butor, auteur bien souvent qualifié de maître du nouveau roman. C'est à l'une de ses poésies, intitulée *Baie de Somme*¹⁷ dans le recueil *Octogénaire*, que nous faisons référence ici :

« Baie de Somme / Entre les roseaux de mes cils / j'aperçois les oiseaux planeurs / dont les ventres se réfléchissent / dans les flaques et les ruisseaux / J'aperçois des oiseaux coureurs / qui recherchent des coquillages / et tout d'un coup changent de cap / effrayés par d'autres oiseaux / J'aperçois des oiseaux plongeurs / qui se redressent brusquement / agitant leurs ailes remontent / pour tourner parmi les nuages / Ils chantent la géographie / des pays qu'ils ont découverts / quand ils ont appris à voler / dans les environs de leurs nids / Et de ceux qu'ils ont traversés / avant de venir jusqu'ici / de ceux qu'ils s'efforcent d'atteindre / hantés par pure nostalgie / Quand le soleil recouvrira / tout le sable avec des pétales / de glaïeuls et de dahlias faisant trembler des flammes fraîches / Et quand la lune sifflera / ses élégies sur les ourlets des caresses de la marée / qui remonte les draps du vent / Tous les oiseaux me rejoindront / dans le sommeil d'où je les guette / à travers nos respirations / nous échangerons nos silences »

Ce recueil est paru en 2006, après un temps passé par l'auteur en résidence en baie de Somme. Ce poème est consacré aux oiseaux des mers et à la relation entre le ciel et l'eau. Pour

¹⁴ Colette, *Les vrilles de la vigne*, Paris, Le livre de poche, 1995 {1907}, p. 113-114.

¹⁵ *Ibid.* p.109.

¹⁶ C. Calmettes, *Brave Fille*, Paris, librairie d'éducation de la jeunesse, 1890, p. 14.

¹⁷ M. Butor, *Octogénaire*, éditions des vanneaux, 2006.

terminer cette partie relative à la baie de Somme, à son caractère immuable, sauvage, majestueux, citons un extrait du poème intitulé La baie de Somme¹⁸ de Pierre Garnier dans L'alouette. Une litanie picarde :

« (...) à l'automne la Baie de Somme est un dessin / au printemps c'est une peinture / la vase est douce, / des coques et des couteaux y vivent et y / meurent tendrement / ils passent sans à-coups / de la vie à la mort, de la mort à la vie / dans le Baie on vit peu on meurt peu : c'est le même milieu que le poème / depuis des millénaires la vase a créé un monde doux et lumineux / la mer est un papillon, / elle volète sur le sable, / elle ne pose guère sur la Baie (...) »

Dans cette première partie, nous avons pu mettre en lumière une certaine récurrence dans la valorisation des paysages. Pour autant, certaines représentations peuvent entâcher ces premiers constats. Jacques Béal, journaliste et écrivain incontournable de la région, dans le guide touristique intitulé *Picardie* aborde dès les premières lignes certaines critiques faites à l'égard de la région : « longtemps, la Picardie a souffert de son image : celle d'une région monotone, où la betterave a conquis de vastes plateaux boueux¹⁹ ». Sa situation géographique en fit bien souvent au cours de l'histoire une terre de batailles et d'invasion. Aujourd'hui, située entre la région parisienne et le nord de la France – représenté par la ville de Lille –, la Picardie semble en difficulté pour affirmer sa place et valoriser son patrimoine : « Située entre une région parisienne puissamment attractive et une région du Nord à affirmation forte, la Picardie mit du temps à être autre chose qu'un espace intermédiaire vite traversé.²⁰ »

Nous allons à présent nous intéresser aux villes, villages, constructions humaines, tels qu'ils apparaissent dans la littérature. Ces éléments qui font partie du paysage picard sont régulièrement présents dans les écrits et donnent des indications intéressantes sur les modes et conditions de vie.

2. Le patrimoine architectural

Lorsque, dans les récits, un personnage arrive en territoire picard, le lecteur découvre en quelques lignes les caractéristiques d'un village, de maisons, de routes. Le plus souvent, il s'agit de la première impression du narrateur ou du personnage principal, qui découvre un environnement inédit. De façon globale, les auteurs, à travers ces descriptions, dressent un portrait mitigé de ces constructions et de l'atmosphère des villes. On constate bien souvent des oppositions faites par les auteurs entre des maisons ou monuments qui s'affaissent et les efforts des habitants pour dissimuler les dégâts.

Commençons par citer de nouveau Gérard de Nerval qui magnifiait les paysages naturels. Dans *Sylvie*, il décrit la route picarde tracée en pleine campagne comme étant triste, voire ennuyeuse, par opposition à la beauté des forêts évoquée précédemment :

¹⁸ P. Garnier, *L'alouette. Une litanie picarde*, op. cit. nbp 12.

¹⁹ J. Béal, *Picardie*, Paris, Hatier, 1997, p. 7.

²⁰ *Ibid*, p. 19.

« En quatre heures, me dis-je, je puis arriver au bal de Loisy. (...) Quelle triste route, la nuit, que cette route de Flandre, qui ne devient belle qu'en atteignant la zone des forêts ! Toujours deux files d'arbres monotones qui grimacent des formes vagues.²¹ »

L'arrivée à proximité de leur destination permet aux narrateurs de s'attarder sur les premières images, telles des photographies qui aident le lecteur à se représenter le contexte. L'arrivée de Perrine dans le secteur de Picquigny est significative à cet égard. Perrine, personnage principal du roman d'Hector Malot, *En famille*, parvient après une longue itinérance à sa destination tant convoitée. Le portrait du village est très contrasté.

« Ce qu'il y avait de caractéristique dans la plupart des maisons devant lesquelles elles passaient, c'était que presque toutes si vieilles, si usées, si mal construites qu'elles fussent, en terre ou en bois hourdé d'argile, affectaient un aspect de coquetterie au moins dans la peinture des portes et des fenêtres qui tirait l'œil comme une enseigne. Et en effet c'en était une ; dans ces maisons on louait des chambres aux ouvriers, et cette peinture, à défaut d'autres réparations, donnait des promesses de propreté, qu'un simple regard jeté dans les intérieurs démentait aussitôt.²² »

Peu après, Perrine, s'étant liée d'amitié avec Rosalie, s'inquiète au sujet de son logement. Rosalie la rassure immédiatement et s'arrange pour lui trouver une chambre qu'elle lui montre rapidement :

« - J'ai aussi parlé pour votre logement, c'est arrangé; vous n'aurez qu'à donner vos vingt-huit sous à mère Françoise : v'là où vous habiterez.

Du doigt elle montra un bâtiment aux murs d'argile dont on n'apercevait qu'une partie au fond de la cour, le reste étant masqué par la maison en briques, et ce qu'on en voyait paraissait si usé, si cassé qu'on se demandait comment il tenait encore debout.²³ »

L'état de délabrement des habitations est décrit de façon très explicite dans le roman, notamment lors de cette arrivée en terre picarde, mais ne semble pas outre mesure perturber les habitants. Ces extraits mettent en avant l'effort des habitants pour enjoliver leur habitat, leur rendre une apparence plus noble. Anatole France, en 1899, évoqua lui aussi l'état des maisons en baie de Somme lors de son séjour, notamment quand il décrivit une maisonnette typique²⁴ :

« Une rampe monte en serpentant à une vieille porte de la ville qui reste debout, flanquée de ses deux tours décrénelées qui fleurissent de petits œillets roses. Une de ces tours garde encore, sous les herbes folles et les fleurs sauvages, sa couronne de mâchicoulis. Une bonne femme plante des choux au pied de cette ruine. L'hiver, il pleut des grosses pierres dans son jardin. Sa maisonnette, assise sur d'antiques souterrains, se fend et se fait mine de s'abattre à chaque éboulement. »

Cet exemple met en lumière une nouvelle fois le contraste entre l'état du bâtiment, à l'air délabré, et des éléments venant apporter une touche de gaieté ; ici, les fleurs sauvages. La

²¹ G. de Nerval, *Les filles du Feu*, op. cit. nbp 7, p. 125.

²² H. Malot, *En famille*, Paris, Flammarion, 1893, p. 98.

²³ *Ibid.* p. 99.

²⁴ A. France, *Pierre Nozière*, op.cit. nbp 11, p. 184.

solidité semble manquer. Cet exemple précis est enrichi peu après par des remarques plus générales sur l'état et l'apparence des maisons du village :

« Le Courgain s'étend derrière la rue de la Ferté, sur une rampe assez rude. Des maisonnettes, qui auraient l'air de joujoux si elles étaient plus fraîches, se pressent les unes contre les autres, sans doute pour n'être point emportées par le vent.²⁵ »

Dans le même secteur géographique, le littoral, Victor Hugo, dans le recueil posthume de lettres à sa femme *En voyage* publié en 1890, décrit son arrivée à Ault dans des termes similaires :

« En examinant la rue, j'ai amnistié les mesures. Il y a là deux maisons curieuses ; une à droite, du quatorzième siècle, l'autre, à gauche, du seizième. Sur la première, j'aurais voulu avoir le temps de dessiner les bouts de poutres qui sont énormes et sculptés en têtes presque égyptiennes. La seconde a des détails ravissants. Les charpentes de la façade ont à de certains endroits des arabesques du goût le plus ferme et le plus pur. La maison du quatorzième siècle est en face. On dirait l'Égypte et l'Italie qui se regardent. Sur celle du seizième siècle, en ne s'arrêtant pas (sans les dédaigner toutefois) aux masques grotesques qui mordent le bout des volutes pour amuser les matelots, on trouve des figures, deux surtout, pleines de style et qui ont pour chevelure et pour collerette des rinceaux exquis. C'est vraiment une charmante apparition. On est au milieu d'un misérable tas de cabanes, dans une rue à peine pavée, à soixante lieues de Rubens, à quatre cents lieues de Raphaël, à six cents lieues de Phidias, à deux pas d'un huissier qui s'appelle M. Beauvisage, on n'a dans la tête qu'une musique de limes, de scies et d'enclumes, on se retourne, et voilà l'art qui vient s'épanouir sur la poutre d'une mesure, et Dieu sourit.²⁶ »

Ces écrits du XIX^{ème} siècle témoignent ainsi d'une qualité assez médiocre des habitations ; l'utilisation de contrastes renforce cette apparence, en vantant tantôt les charmes de certaines bâtisses, tantôt l'attention des villageois destinée à enjoliver leurs maisons. Par ailleurs, l'atmosphère des villes et villages est là aussi peu valorisée. Par exemple, Champfleury, dans *Les souffrances du professeur Delteil*, à propos de la ville de Laon, cité médiévale de l'Aisne largement sauvegardée, témoigne d'une certaine morosité, d'un abattement général qui semble dominer :

« *A propos de Laon* : Le moindre événement, les comédiens qui viennent y passer un mois, un cirque, des marionnettes occupent démesurément les esprits de ce maigre chef-lieu, qui doit à sa position élevée sur la montagne l'honneur de primer les autres villes beaucoup plus importantes du département. (...). Les principales têtes sont des employés du gouvernement, qui, sans les avantages attachés à leurs places par un département très important, préféreraient vivre dans un pays sauvage plutôt que d'habiter une ville si restreinte dans ses plaisirs. (...) A dix heures les cafés sont fermés, et celui qu'on rencontrerait dans les rues passé cette heure risquerait fort d'être signalé comme un homme de mauvaises mœurs. L'étranger qui passe par

²⁵ *Ibid.* p. 198.

²⁶ V. Hugo, *En voyage*, Paris, Hetzel, 1890, p.140-141.

Laon et qui s’y arrête se sent pris d’un violent ennui après qu’il a traversé, en moins d’un quart d’heure, dans toute sa longueur, la grande rue qui coupe la ville en deux.²⁷ »

Au XX^{ème} siècle, la ville de Laon sera une nouvelle fois décrite par Jean-Paul Sartre. Cette fois-ci, le mépris se fait ressentir de façon plus virulente. L’auteur s’intéresse à la ville malgré lui, à l’occasion d’une mutation en tant qu’enseignant à la fin des années 1930. Ses commentaires sur la ville et son ambiance sont consignés dans les *Lettres au castor et à quelques autres* 1926-1939. Nous retiendrons ici deux propositions qui résument à elles seules le climat perçu et le regard porté par l’auteur sur cette cité, en 1936.

« Sur Laon il y a peu à dire.²⁸ »

« Placez-vous à mon point de vue laonais, qui est celui de la vie lente et du loisir (de la vie de province d’autrefois). Eh bien il faut savoir s’emmerder un peu, il faut sentir passer le temps doucement.²⁹ »

Ces deux courts extraits sont issus de lettres adressées spécifiquement à Simone de Beauvoir qui, au même moment, était à Paris. Le séjour de Sartre à Laon pour y enseigner dura une année. D’autres extraits tirés de ces lettres suivront dans ce chapitre, ils montreront que ce séjour ne fut pas des plus épanouissants pour l’auteur.

Pour compléter ces données, revenons à l’ouest de la Picardie, dans le Vimeu, et intéressons nous au récit autobiographique d’Édouard Louis paru en 2014, *En finir avec Éddy Bellegueule*³⁰.

« Le collège le plus proche auquel on accédait par le car, à quinze kilomètres du village, était un grand bâtiment fait d’acier et de ces briques pourpres qui évoquent dans l’imaginaire les villes et les paysages ouvriers du Nord aux maisons resserrées, entassées les unes sur les autres (dans l’imaginaire de ceux qui n’y sont pas. De ceux qui n’y vivent pas. Pour les ouvriers du Nord, pour mon père, pour mon oncle, ma tante, pour eux, elles n’évoquent rien à l’imaginaire. Elles évoquent le dégoût du quotidien, au mieux, l’indifférence morose). Ces maisons, ces grands bâtiments rougeâtres, ces usines austères aux cheminées vertigineuses qui crachent continuellement, sans jamais s’arrêter, une fumée compacte, lourde, d’un blanc éclatant. Si le collège et l’usine étaient exactement semblables, c’était que de l’un à l’autre il n’y avait qu’un pas. La plupart des enfants, particulièrement les durs, sortaient du collège pour se rendre directement à l’usine. Ils y trouvaient les mêmes briques rouges, les mêmes tôles d’acier, les mêmes personnes avec lesquelles ils avaient grandi. »

Ce descriptif des maisons, usines et bâtiments scolaires, qui faisaient partie de l’environnement de l’auteur, semble refléter le quotidien des habitants, morne et uniforme. L’idée d’immuabilité que nous avons pu percevoir auparavant est ici aussi repérable, dans cet environnement où tout semble se répéter et où le déterminisme paraît particulièrement fort.

²⁷ Champfleury, *Les souffrances du professeur Delteil*, op. cit. nbp 10, p. 5.

²⁸ J.-P. Sartre, *Lettres au castor et à quelques autres*, 1926-1939, Paris, Gallimard, 1983, p. 131.

²⁹ *Ibid.* p. 148.

³⁰ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 35-36.

Ainsi, à la lecture de passages littéraires précisant les caractéristiques des constructions, nous pouvons signaler le fait que les textes offrent une image plutôt dévastée des habitats ainsi qu'une description assez morose de l'atmosphère ambiante.

Citons à présent le point de vue de Pierre Dubois et Louis Lorgnier dans l'ouvrage paru en 1943 et intitulé *Au cœur de la Picardie meurtrie*. L'ouvrage est présenté par les auteurs comme un « recueil d'images », mais en réalité il est bien plus que cela car il rassemble des éléments historiques, architecturaux et géographiques, destinés à valoriser les atouts patrimoniaux de la région. Suite aux destructions massives survenues lors des deux guerres mondiales, ces auteurs rendent hommage à leur région et lancent un appel à une reconstruction capable de conserver le charme particulier de la Picardie. Ils font état des richesses de villages aujourd'hui anodins, comme par exemple Fontaine-sur-Somme, qui comprend actuellement 500 habitants :

« Fontaine- sur-Somme : C'était une grosse ville au XIV siècle, nous dit Froissart ; elle était riche encore, par la culture, la production de ses vignobles, l'exploitation de grandes tourbières (...).³¹ »

Chaque ville et chaque village cité sont vus sous un angle favorable car les auteurs mobilisent des données historiques destinées à convaincre le lecteur. De nombreuses séquences font état de la vétusté des habitats, en leur conférant toutefois un caractère charmant :

« Là, tout était grisaille, ombres profondes, constructions de bois et de torchis, où s'abritait une population laborieuse, dans des conditions d'une insalubrité plus apparente que réelle. L'artiste et le poète picards ne se consolèrent pas de la perte de coins si attachants par leur intimité un peu mélancolique où se plaisait, de générations en générations, la fidélité des habitants³². »

L'ensemble des éléments abordés dans cette partie met en lumière des marques profondes de vétusté et de conditions de vie difficiles. Néanmoins, certains auteurs ne manquent pas de relever le charme qui contribue, par petites touches, à inverser le point de vue et à générer une image plus touchante que morose de la réalité. Nous allons à présent, dans la dernière partie, nous intéresser à la représentation de l'habitant, du Picard dans la littérature.

Pour terminer cette partie relative à l'architecture, il semble opportun de mentionner l'ouvrage de l'anglais John Ruskin, intitulé *La bible d'Amiens* et traduit par Marcel Proust en 1904. Cet ouvrage est le fruit d'un travail remarquable consacré en grande partie à la construction de la cathédrale. Les propos de Proust dans la préface donnent le ton et dévoilent le grand intérêt de Ruskin pour l'édifice religieux et la ville entière :

« Vous³³ ne courez pas le risque d'y être venu passer un après-midi sans avoir su le trouver dans la cathédrale : il³⁴ est venu vous chercher à la gare. Il va s'informer non seulement de la façon dont vous êtes doué pour ressentir les beautés de la cathédrale, mais du temps que l'heure du train que vous comptez reprendre vous permet d'y consacrer. Il ne vous montrera

³¹ P. Dubois et L. Lorgnier, *Au cœur de la Picardie meurtrie*, Grenoble – Paris, B. Arthaud, 1943, snp.

³² *Ibid*, snp.

³³ Proust s'adresse directement au lecteur, en tant que voyageur passant par Amiens.

³⁴ Sous-entendu Ruskin.

pas seulement le chemin qui mène à Notre-Dame, mais tel ou tel chemin, selon que vous serez plus ou moins pressé.³⁵ »

Ruskin célèbre la cathédrale dans cet essai, en décrivant l'édifice et sa construction. Le lecteur visite ainsi la cathédrale en lisant l'ouvrage qui offre de nombreuses précisions permettant de comprendre notamment les scènes sculptées sur le porche occidental. Cet éloge à propos d'un édifice religieux est remarquable ; l'architecture relative aux monuments historiques ou religieux est davantage valorisée par rapport à celle liée à l'habitat, comme en témoignent les guides touristiques.

3. Les habitants de Picardie

Différents traits de caractère propres au Picard sont décrits dans les ouvrages. Après avoir constaté certaines nuances concernant les habitations défraîchies et le caractère attractif des paysages picards, ici, le vocabulaire qui permet de décrire les habitants est dépréciatif. Les auteurs parlent souvent « des gens », des habitants ; ce qui laisse à penser que tous se ressemblent. Qu'il s'agisse de décrire le physique des personnes, leur caractère ou leurs habitudes, nous allons voir ici que ces caractéristiques ont un trait commun : la dévalorisation du picard.

31. L'ivrognerie et la débauche

L'alcoolisme est maintes fois relevé dans les ouvrages étudiés. Certes, il ne s'agit pas d'un phénomène isolé en France au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècles mais, dans les textes, certains éléments de comparaison incitent à penser que c'est pire en Picardie. Alain Maillard, dans l'article qui précède le nôtre (*Le langage et la mauvaise réputation*), reprend les observations de Marcel Cachin dans le monde ouvrier entre 1906 et 1912 : celui-ci aborde les ravages de l'alcoolisme dans la Somme comme si cela était un trait typique à la région. Nous pourrions aussi citer Louis-René Villermé qui, un peu plus tôt, en 1840, effectua lui aussi des constats auprès des ouvriers dans le cadre d'une des premières enquêtes sur le monde ouvrier français :

« L'ivrognerie est un vice très commun dans la capitale de la Picardie et dans tous les environs, moins pourtant qu'à Lille, et qu'on ne le croirait sur la foi des journaux qui, depuis quelques années, entretiennent le public de la société de tempérance d'Amiens. Ce vice, assure-ton, est bien moins commun à la campagne qu'à la ville. Cependant j'ai vu dans la dernière bien moins d'ivrognes qu'à Reims ; mais je m'y trouvais à deux époques où la plupart des ouvriers, sans ouvrage ou à la veille d'en manquer, étaient forcément tempérants. C'est, du reste, comme ailleurs, au cabaret, les dimanches et les lundis, qu'ils s'enivrent, principalement dans l'après-midi et la soirée ils commencent par boire de la bière, et ils finissent par de l'eau-de-vie [...] ³⁶».

Ces observations tendent là aussi à mettre en lumière un alcoolisme démesuré à Amiens, comme si cela était un trait saillant inhérent à la région, notamment en le situant par rapport à

³⁵ J. Ruskin, *La bible d'Amiens*, Paris, Union générale d'éditions, 1986 {1^{ère} édition de 1884 en anglais}, p. 18.

³⁶ L.-R. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de laine, de coton et de soie*, Paris, Jules Renouard et Cie, 1840.

Lille et à Reims. Ces éléments sont complétés par d'autres, relatifs notamment à la débauche des jeunes :

« Les jeunes gens des deux sexes ont fréquemment entre eux des rapports intimes, même dès l'âge de quinze ans, surtout dans la ville. En 1821, le maire d'Amiens crut qu'il était du devoir de l'autorité de réprimer des désordres devenus trop scandaleux (...). On ne s'étonnera donc pas, après ces détails, de trouver pour le chef-lieu du département de la Somme, pendant les onze années de 1825 à 1835 inclusivement, sur 6,36 naissances, une illégitime, lorsque le département entier en compte seulement une sur 13,30. Mais aussi le libertinage et l'ivrognerie sont des vices très communs chez les ouvriers d'Amiens, moins cependant que chez les ouvriers de Lille. Dans les temps ordinaires, beaucoup font du lundi un jour de repos et de débauches.³⁷ »

Dans la littérature cette fois-ci, l'ivrognerie apparaît dans la description de certaines catégories de population. Dumas par exemple (1857), dans son roman *Le meneur de loups*, décrit des chasseurs à quatre heures du matin, chargeant leur fusil et buvant de l'eau de vie avant de démarrer leur journée :

« Et Mocquet remplit deux petits verres d'une liqueur jaunâtre que je n'eus pas même besoin de goûter pour la reconnaître.

- Tu sais que je ne bois jamais d'eau de vie, Mocquet.

- Ah ! vous êtes bien le fils de votre père, vous ! eh bien, mais qu'allez-vous donc prendre, alors ?

- Rien, Mocquet, rien.

Vous connaissez le proverbe : « Maison vide, le diable y entre. » Mettez-vous quelque chose sur l'estomac, croyez-moi, tandis que je vais charger votre fusil ; car il faut bien lui tenir parole, à cette pauvre mère.

- Eh bien, Mocquet, une croûte de pain et un verre de pignolet.

Le pignolet est un petit vin qui se récolte dans les pays non vignobles.

On dit proverbialement qu'il faut être trois hommes pour le boire, l'homme qui le boit et les deux autres hommes qui le tiennent.

J'étais assez habitué au pignolet et je le buvais à moi seul.³⁸ »

Un peu plus loin dans le texte, Dumas aborda à nouveau la question de l'alcool décrivant les pratiques quotidiennes de familles plus aisées cette fois-ci :

« Elle n'avait pas tiré la porte derrière elle, que maître Magloire entreprit et acheva à son honneur une pirouette moins légère, mais presque aussi significative que celle d'un écolier débarrassé de son pédagogue, et, venant à Thibault et lui prenant les mains :

³⁷ *Ibid.*

³⁸ A. Dumas, *Le meneur de loups et autres récits fantastiques*, op. cit. n° 9, p. 675.

- Oh ! mon cher ami, lui dit-il, comme nous allons bien boire, du moment que nous n'avons plus de femme pour nous gêner ! Oh ! Les femmes ! C'est charmant à la messe et au bal ; mais à table, ventre du diable ! il n'y a que les hommes, n'est-ce pas compère ?

Perrine entra pour demander à son maître quel vin il allait monter.

Mais le joyeux petit bonhomme était trop fin gourmet pour charger une femme de ces sortes de commissions.

Les femmes, en effet, n'ont jamais pour certaines bouteilles vénérables tout le respect qu'elles méritent et toute la délicatesse avec laquelle elles aiment être maniées.

Il tira Perrine comme s'il voulait lui parler à l'oreille.

La bonne fille s'inclina pour se mettre à la portée du petit bonhomme.

Mais il lui appliqua un bon gros baiser sur une joue encore fraîche, qui ne rougit point assez pour faire croire que ce baiser était une nouveauté pour elle.

- eh bien, monsieur, qu'y a-t-il donc ? demanda en riant la grosse fille.

- Il y a, Perrinette, ma mie, dit le bailli, que moi seul connais les bons tas, et comme, vu leur multiplicité, tu pourrais t'égarer au milieu d'eux, il y a que je vais à la cave moi-même.³⁹ »

Cet extrait montre que le vin ou l'alcool de façon plus générale semblent être l'affaire des hommes. Après s'être habilement débarrassé de sa femme, Magloire fait comprendre à sa servante qu'elle n'est pas capable d'aller chercher une bouteille à la cave, vantant ainsi sa propre « délicatesse ».

Enfin, citons Hector Malot, en 1893 dans *En famille*, qui décrit l'ampleur du phénomène et la spécificité de la Picardie. Il marqua la surprise de Perrine, le personnage principal, en arrivant près de Picquigny :

« Ce qui la frappa surtout, ce fut le grouillement des gens: hommes, femmes, enfants endimanchés autour de chaque maison, ou dans des salles basses dont les fenêtres ouvertes laissaient voir ce qui se passait à l'intérieur: dans une ville l'agglomération n'eût pas été plus tassée; dehors on causait les bras ballants, d'un air vide, désorienté; dedans on buvait des boissons variées qu'à la couleur on reconnaissait pour du cidre, du café ou de l'eau-de-vie, et l'on tapait les verres ou les tasses sur les tables avec des éclats de voix qui ressemblaient à des disputes.

- Que de gens qui boivent! dit Perrine.

- Ce serait bien autre chose si nous étions un dimanche qui suit la paye de quinzaine; vous verriez combien il y en a qui, dès midi, ne peuvent plus boire.⁴⁰ »

Un peu plus loin, Perrine découvre le village, ses maisons, ses habitants et l'atmosphère ambiante. Les constats retranscrits ci-dessous montrent à quel point les habitudes des picards lui paraissent typiques, pour elle qui a beaucoup voyagé en France et ailleurs.

³⁹ *Ibid.* p. 758.

⁴⁰ H. Malot, *En famille*, op. cit. nbp 22, p. 98.

« Quand elle entra dans le village, elle vit que les rumeurs et les chants qu'elle avait entendus portaient des cabarets, aussi pleins de buveurs attablés que lorsqu'elle était arrivée, et d'où s'exhalaient par les portes ouvertes des odeurs de café, d'alcool chauffé et de tabac qui emplissaient la rue comme si elle eût été un vaste estaminet. Et toujours ces cabarets se succédaient, sans interruption, porte à porte quelquefois, si bien que sur trois maisons il y en avait au moins une qu'occupait un débit de boisson. Dans ses voyages, sur les grands chemins et par tous les pays, elle avait passé devant bien des assemblées de buveurs, mais nulle part elle n'avait entendu tapage de paroles, claires et criardes, comme celui qui sortait confusément de ces salles basses.⁴¹ »

L'alcoolisme semble assez répandu ; il est rendu visible surtout par la fréquence des débits de boisson et le tapage général. Il ne semble pas seulement une marque de pauvreté, même s'il apparaît plus souvent dans le milieu ouvrier, d'après les observations et les textes. La misère est une caractéristique que l'on retrouve aussi à travers d'autres indicateurs.

32. La misère sociale et culturelle

Cette caractéristique, peut-être la plus récurrente, relative à la pauvreté économique et la misère sociale, se manifeste par un manque de curiosité, par la bêtise ou la souffrance quotidienne dans les textes littéraires étudiés. Commençons par approfondir *Les souffrances du professeur Delteil* de Champfleury au moment où, au cours du récit, le professeur Delteil dialogue avec le médecin de Laon, Triballet. Ce dernier lui donne son avis concernant l'enseignement du latin :

« - il faut être bien sot pour croire qu'on guérit avec du latin. Si j'avais un fils, j'aimerais mieux qu'il ne sache rien que de s'emplir le cerveau de ces mots inutiles.

- mais, monsieur, disait Delteil, la botanique a latinisé beaucoup d'herbes et de plantes.

- Bah ! la botanique ; je m'en vais dans un bois, je connais les plantes, je les cueille, je les rapporte, je les fais bouillir, j'en fais une bonne infusion, je la donne à mes malades s'ils en ont besoin. Est-ce que ça rend l'infusion meilleure de mettre *barbaro* sur la bouteille ?

- je croyais, dit timidement M. Delteil, qu'il n'y avait pas moyen d'étudier la botanique sans connaître un peu le latin.

- Bah ! bah ! c'est comme vos ouvriers d'aujourd'hui, vos petits bourgeois, vos marchands, disait M. Triballet qui s'échauffait dans la discussion, les voici qui mettent leurs fils au collège. Je vous demande un peu à quoi ça les avance ; si j'ai besoin qu'un avocat me parle latin, ou mon notaire, ou mon menuisier ! il leur faut aussi du grec... c'est les pédants qui...

- Allons, monsieur Triballet, dit Sophie en le prenant par le bras pour délivrer M. Delteil, ne vous fâchez pas ; tenez, vous avez le sang à la tête.

- Ah ! je lui ai bien dit son affaire, à votre professeur.

- J'espère, dit Sophie, que vous ne lui avez rien dit de désagréable.

⁴¹ *Ibid.* p. 107.

- Je ne l'aime pas, votre petit homme habillé de noir. Est-il maigre et jaune ! c'est le latin qui l'a mis dans cet état.⁴² »

La bêtise du médecin plutôt inattendue ici – de par son statut et celui de son interlocuteur – transparait dans cette scène au cours de laquelle le professeur, terrifié par ces propos, fuit en se réfugiant dans un coin de la salle. L'épisode de cet ouvrage, qui se déroule à la bibliothèque, est aussi fabuleux : l'auteur décrit un endroit totalement désert, tenu par un prêtre aussi immobile que les ouvrages.

« La bibliothèque publique de Laon est située dans la préfecture ; l'entrée est une petite porte basse et mesquine qui donne sur un jardin, et que les employés peuvent apercevoir de leurs bureaux. Bineau le père, qui était chef de bureau, remarqua l'assiduité à la bibliothèque de Charles Marie et de son ami Pelletier. Cela le surprit d'abord à cause de leur âge, ensuite parce que cet établissement était entièrement désert. (...). Une fois dans son fauteuil de cuir, placé sous le grand crocodile empaillé suspendu au plafond, le bibliothécaire ne bougeait pas et semblait un vieux volume relié assis. L'absence complète de visiteurs, le silence de la grande salle, la poussière, les grands infolio qui ne variaient pas de place avaient fait du vieux prêtre une sorte de machine sans parole, se levant comme un ressort à quatre heures du soir, et ramenée, par le même ressort, le lendemain à midi sonnant.⁴³ »

Cette scène rappelle le manque de curiosité des habitants, et ce, à plusieurs reprises. Cela s'accompagne aussi d'un intérêt assez peu développé pour l'école, au grand désespoir du professeur.

Dans d'autres ouvrages, l'accent est plutôt mis sur la grossièreté des personnages picards rencontrés. Certains écrits, qui mettent en scène des picards aux conditions de vie difficiles, rendent les discours et répliques à la fois tragiques et comiques. C'est le cas par exemple dans *Chutt le Hutteux*, de Paul Vimereu, lors du dialogue qui oppose Brigitte au représentant du Maire qui veut l'expulser de sa cabane :

« - Je vous amène la mère Brigitte, monsieur Gautrut ; elle ne veut pas quitter cette baraque qu'elle a osé construire sur le terrain municipal, au calvaire de Citrincourt.

Gautrut saisit la fourche de Pantine, la planta dans le fumier ; le rouge lui monta aux joues ; de haut en bas, il considéra la Brigitte, qui se tenait les poings sur les hanches, le menton rogue, une incisive ébréchée relevant la lèvre.

« oui, que je dis comme ça, je ne démarrerai pas... saquez-moi si vous pouvez... une pauvre cassine, même pas assez grande pour loger vos énettes et vos glaines.

Elle montrait la basse-cour qui semblait écouter en cercle autour du fumier :

- soyez polie avec Monsieur le Maire, dit le secrétaire...

- Le Maire, c'est pas li ; adjoint, pas plus.

Gautrut qui était enflé d'une grande inspiration se dépâma en sifflant :

- On vous expulsera... je ne crains pas de le dire...

⁴² Champfleury, *Les souffrances du professeur Delteil*, op. cit. n° 10, p. 66-67.

⁴³ *Ibid.* p. 81-82.

- Je ne suis pas une douliante... je me plains pas à tort... où voulez-t'y que j'voiche... pas chez ma gendresse qui fait tant de misère à min fieu, ech pauvre Hermel...

Elle monta sur le tas de fumier.

- Taisez-vous, où je vous fais arrêter... » (...)

- Brigitte, reprit Gaudelisse, vous êtes dans votre tort...

- Mon tort, pauvre cher monsieur Gaudelisse, vous le diriez-t'y devant le Jésus-Christ du calvaire où qu'j'ai pris grand... comme mon cotron... », elle saisissait la manche du maire – et dans des buichons, des hasiers...

- Bon, bon, intervint Gautrut.

- Oui, continua-t-elle, implorant de plus près Gaudelisse, pauvre cher monsieur Gaudelisse, pauvre cher homme, ravisez-mé, je n'ai que ce cotron-là sur min cul... !

D'une main elle tapait sur son derrière, de l'autre elle caressait la moustache aux grenons de Gaudelisse.

- Je ne suis pas une braigne, pour qu'on me maltraite, cria Brigitte, j'ai eu huit enfants, j'en ai encore trois à taper à la huche et le dernier n'a pas son content de lait...

- Comment, et votre maguette ? demanda le garde.

- Ma maguette ! elle a le pis plus plat qu'une boudine de cochon sèche...⁴⁴ »

La vulgarité de Brigitte apparaît tant dans le vocabulaire qu'elle emploie, que dans les gestes qui accompagnent ses paroles. L'opposition entre son parler picard et le langage du représentant du Maire – qui parle français – renforce la grossièreté de Brigitte. Malgré sa situation tragique, sa bêtise est mise en avant et rend la scène un brin comique pour le lecteur.

Quelques années plus tard en 1942, Lucien Rebatet, écrivain fasciste et collaborationniste, raconta sa rencontre avec un Picard sur le front lors de la bataille de France à Chambourcy ; il décrit le patois incompréhensible et une certaine simplicité d'esprit de son interlocuteur en reprenant ses propos :

« Un brigadier de ronde était venu m'avertir que je ne serais pas relevé. Le maréchal des logis Loewenstein avait donné l'ordre de doubler toutes les sentinelles. Mon compagnon arriva à pas lents de laboureur. C'était un grand diable de cul-terreux picard, dont je ne distinguais pas le visage, avec un accent presque inintelligible. J'écoutais toujours le défilé pressé des blindés. Mes paupières s'appesantissaient. Cette faction devenait éreintante. Je maudissais Loewenstein et ses lubies. Vers trois heures et demie, un roulement sourd nous fit dresser les oreilles. Il arrivait du fond de l'horizon, ponctué de détonations graves et puissantes.

- Ecoute, fis-je, la D. C. A. ne fait pas ce bruit-là. Ça vient du Nord. Il y a de grosses pièces qui tirent. C'est un vrai bombardement.

Le Picard eut une espèce de rire fêlé.

⁴⁴ P. Vimereu, *Chutt le Hutteux. Roman des roseaux et du marais picard* (5ème édition), Cobra éditeur, 1996 {1927}, p. 24-26.

- T'in fais pô, va ! Ça, mon gars, c'est cor' les Boch's qu'ont crevé l'front. Tu peux m'croère. J'sins d'près d'Avesnes. J'en deviens. J'les ô vus à l'ouvrage. Passeront ben partout. Sav' fair' la guerre, ces copains-là. Ça y est, ont crevé l'front.

Le paisible prophète, sans plus s'attacher à une aussi parfaite évidence, enchaîna :

- Commencent à nous fair' chier, acque leur putain d'garde. J'irô ben m'coucher, moué ! Je sins tout refroidi.⁴⁵ »

Là aussi, les qualificatifs utilisés pour décrire le personnage et construire ses répliques montrent la bêtise du picard, un franc parler presque déplacé et une vulgarité qui semblerait naturelle. La culture du picard est ainsi largement moquée.

Cette partie consacrée à la misère sociale et culturelle des picards peut aussi être illustrée par de nombreux paragraphes issus de l'ouvrage d'Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* : celui-ci raconte son enfance et des passages réguliers décrivent la misère sociale dans laquelle il a vécu.

« Mon père avait cessé d'aller à l'école très jeune. Il avait préféré les soirées au bal dans les villages voisins et les bagarres qui les accompagnaient inmanquablement, les virées en mobylette- on disait *pétrolette*- jusqu'aux étangs où il passait plusieurs jours et pêchait, les journées dans le garage à apporter des modifications à la mobylette, *cafouiller sa bécane*, pour la rendre plus puissante, plus rapide. Même quand il se rendait au lycée il en était de toute façon exclu à cause des provocations aux enseignants, des insultes, des absences.⁴⁶ »

« Mes résultats étaient assez médiocres. Il n'y avait ni lumière ni bureau dans les chambres, et il fallait faire le travail scolaire dans la pièce principale, avec un père qui regardait la télévision ou ma mère qui vidait un poisson sur la même table en marmonnant *C'est pas l'heure pour faire des devoirs*. Les devoirs m'ennuyaient de toute façon, je ne maîtrisais pas ce qu'on appelle les *bases* à cause de mes absences répétées, du langage de ma famille et donc de mon langage, des fautes trop nombreuses, du picard que nous parlions parfois mieux que le français officiel.⁴⁷ »

Pour clore cette partie, citons Anatole France. Lors de son séjour à St Valéry sur Somme, il ne manqua pas d'observer les habitants, leur condition et habitudes de vie.

« Cette population, me dit-on, souffre beaucoup en ce moment. (...) Ces simples n'ont pas, pour le combat de la vie, d'autres armes que leur barque et leur filet. Ce sont de grands enfants qui connaissent les ruses des poissons et ne connaissent point celles des hommes. En les voyant, on est pris de sympathie et d'amitié pour eux. La vie les use comme le temps use les pierres, sans toucher au cœur.⁴⁸ »

La description de la pauvreté est récurrente dans les ouvrages et elle est accompagnée de caractéristiques sociales et culturelles typiques dont le langage fait partie. Dans un autre registre, la violence physique et verbale est aussi un élément relativement répandu, et bien souvent dirigée vers les enfants.

⁴⁵ L. Rebatet, *Les décombres*, Paris, Denoël, 1942.

⁴⁶ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op. cit. nbp 30, p. 24-25.

⁴⁷ *Ibid.* p. 85-86.

⁴⁸ A. France, *Pierre Nozière*, op.cit. nbp 11, p. 198.

33. Des comportements violents

L'histoire de Tord-Chêne racontée par Gérard de Nerval dans *Chansons et légendes du Valois* illustre certains actes de violence physique démesurés que l'on peut retrouver dans les récits du XIX^{ème} surtout :

« Il y avait dans la province de Valois, au milieu des bois de Villers-Cotterêts, un petit garçon et une petite fille qui se rencontraient de temps en temps sur les bords des petites rivières du pays, l'un obligé par un bûcheron nommé Tord-Chêne, qui était son oncle, à aller ramasser du bois mort, l'autre envoyée par ses parents pour saisir de petites anguilles que la baisse des eaux permet d'entrevoir dans la vase en certaines saisons. (...) »

En ce moment, l'entretien fut interrompu par l'apparition de Tord-Chêne, qui frappa le petit avec un gros gourdin, en lui reprochant de n'avoir pas seulement lié encore un fagot.

- Et puis, ajouta-t-il, est-ce que je ne t'ai pas recommandé de tordre les branches qui cèdent facilement, et de les ajouter à tes fagots ?

- C'est que, dit le petit, le garde me mettrait en prison, s'il trouvait dans mes fagots du bois vivant... Et puis, quand j'ai voulu le faire, comme vous me l'aviez dit, j'entendais l'arbre qui se plaignait.

- C'est comme moi, dit la petite fille, quand j'emporte des poissons dans mon panier, je les entends qui chantent si tristement que je les rejette dans l'eau... Alors on me bat chez nous !

- Tais-toi, petite masque ! dit Tord-Chêne, qui paraissait animé par la boisson, tu déranges mon neveu de son travail. Je te connais bien, avec tes dents pointues couleur de perle... Tu es la reine des poissons... Mais je saurai bien te prendre à un certain jour de la semaine, et tu périras dans l'osier... dans l'osier !

Les menaces que Tord-Chêne avait faites dans son ivresse ne tardèrent pas à s'accomplir. La petite fille se trouve prise sous la forme du poisson rouge, que le destin l'obligeait à prendre certains jours.⁴⁹ »

Ce type de récit condense à lui seul de nombreuses caractéristiques que l'on retrouve bien souvent de façon indépendante les unes des autres dans les ouvrages : l'ivrognerie, les légendes et la superstition, la violence et la pauvreté.

L'éducation par la souffrance, les sévices corporels est visible surtout dans l'ouvrage de Champfleury, *Les souffrances du professeur Delteil*. Le narrateur signale la brutalité des enseignants et des parents à plusieurs reprises :

« L'indiscipline se gagne comme la fièvre et couve comme le feu. Certains professeurs ont des méthodes de despotisme et de brutalité dont ils font parade au début et qu'ils adoucissent peu à peu quand ils sont certains d'être maîtres du terrain.⁵⁰ »

⁴⁹ G. de Nerval, *Les filles du Feu*, op. cit. nbp 7, p. 166 à 168.

⁵⁰ Champfleury, *Les souffrances du professeur Delteil*, op. cit. nbp 10, p. 70.

« (...) Madame Robert ne se payait pas de ses raisons et lisait chaque samedi le bulletin de collège d'une main, tenant de l'autre des verges. Robert voyait arriver le samedi soir avec terreur, car le samedi soir lui amenait régulièrement sa rente de fouet.⁵¹ »

Ces extraits mentionnent le fait qu'une certaine indiscipline des élèves à l'école peut se gérer de façon très brutale. Différents épisodes sont racontés, et les souffrances du professeur Delteil semblent au final plutôt minimes face aux souffrances physiques endurées par les enfants qui crient, pleurent, supplient par exemple dans l'extrait qui suit, sous les coups du principal :

« Larmuzeaux, inquiet, crut avoir perdu ses clés dans la cour et demanda la permission de sortir ; à peine était-il dehors, que Lagache sortit le hibou du pupitre et l'envoya dans la direction de la chaire. M. Delteil, fort occupé, leva la tête en entendant un bruit particulier, et poussa un cri de terreur en voyant le hibou qui venait de se poser gravement sur ses papiers.

« Chassez cet oiseau ! » s'écria-t-il d'une voix pleine de crainte.

Les élèves jouèrent la frayeur et en profitèrent pour se lever de leurs bancs, se pousser, se jeter à terre et pousser des cris. Sous le prétexte de chasser le hibou, ils se lancèrent à la tête leurs dictionnaires, leurs livres, leurs cahiers. (...)

Mais le principal revint accompagné du portier Paterculius. Il fit l'appel des élèves, les rangea en une seule ligne et dit au premier de sortir. On entendit alors dans le couloir des cris violents, des pleurs et des supplications ; puis M. Tassin reparut et désigna une nouvelle victime.⁵² »

La violence physique – surtout exercée à l'encontre des enfants –, apparaît moins dans les ouvrages du XX^{ème}. Toutefois, même si elle est bien moins tolérée, dans certaines campagnes, les conditions de vie peuvent être difficiles et violentes du point de vue verbal, physique et symbolique. Le témoignage d'Édouard Louis en 2014 en révèle certains aspects.

« Il (*son père*) parlait beaucoup des bagarres. *J'étais un dur quand j'avais quinze ou seize ans, j'arrêtais pas de me battre à l'école ou au bal et on prenait de sacrées cuites avec mes copains. On en avait rien à foutre, on s'amusait, et c'est vrai, à ce temps-là, si l'usine me virait, j'en trouvais une autre, c'était pas comme maintenant.*

Il avait effectivement arrêté son diplôme professionnel au lycée pour se faire embaucher en tant qu'ouvrier dans l'usine du village qui fabriquait des pièces de laiton, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui.

« Les durs au village, qui incarnaient toutes les valeurs masculines tant célébrées, refusaient de se plier à la discipline scolaire et il était important pour lui d'avoir été un dur. Lorsque mon père disait d'un de mes frères ou de mes cousins qu'il était un dur je percevais de l'admiration dans sa voix.⁵³ »

Ce passage, qui permet d'expliquer la violence masculine comme signe de virilité, peut être complété par l'extrait suivant dans lequel le narrateur explique ce qu'a pu lui apporter l'école, et surtout la rencontre avec ses enseignants :

⁵¹ *Ibid.* p. 93.

⁵² *Ibid.* p. 168-169.

⁵³ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op. cit. n°p 30, p. 24-25.

« J'étais prisonnier, entre le couloir, mes parents et les habitants du village. Le seul répit était la salle de classe. (...) Mais j'aimais les enseignants. Ils ne parlaient pas de *gonzesses* ou de *sales pédés*. Ils nous expliquaient qu'il fallait accepter la différence, les discours de l'école républicaine, que nous étions égaux. Il ne fallait pas juger un individu en raison de sa couleur de peau, de sa religion ou de son orientation sexuelle.⁵⁴ »

Il s'agit pour l'auteur d'une véritable rupture entre la vie dans son cercle familial et amical, faite de violences physiques et d'humiliations et la vie au collège. Même si de tels cas de violence ne sont pas spécifiques à la Picardie, il n'en reste pas moins que ce récit autobiographique est issu de l'histoire d'une famille dans un village de la Somme, ce qui contribue à alimenter les représentations négatives à l'égard de la région.

Pour clore cette partie, citons enfin l'héroïne de *Brave fille*, roman de Calmettes, lapidée avec son chien par des matelots enivrés devant les habitants passifs en baie de Somme.

« Les plus ivres des matelots se concertèrent pour une attaque à coups de pierres. Le premier, Barbet (le chien) fut atteint. Il vint se réfugier vers Elise et demeura là, sans proférer une plainte (...). La violence des assaillants s'enhardit de toute la résignation de leurs victimes et les habitants du bourg, stupides, ahuris de craintes superstitieuses, assistaient à cette lapidation, tranquilisés, pour ainsi dire, par le supplice des deux créatures innocentes, dont ils redoutaient des maléfices imaginaires.⁵⁵ »

La superstition, dont nous dirons quelques mots peu après, est à la base de cette recrudescence vive de violence dirigée vers une fillette et son chien. Il s'agit d'une fillette pourtant connue au village et l'absence de réaction de la part des habitants est unanime. La violence est partagée.

À présent, nous allons porter notre attention sur les descriptions des caractères physiques supposés des picards.

34. Un physique peu attractif

Les traits physiques des picards, que cela concerne leur corps ou leurs appareils, sont souvent décrits de façon grossière et repoussante. Les rares exemples de descriptions attractives concernent des bourgeoises ou des femmes qui semblent inaccessibles et dont les portraits entrent en rupture avec celui des habitants. Par exemple Gérard de Nerval repère une jolie femme en arrivant à Senlis mais ne l'abordera pas :

« Une très belle fille blonde parut avec une robe blanche, une coiffure de perles, une auréole et une épée dorée, sur un demi-globe, qui figurait un astre éteint.⁵⁶ »

Ces exemples sont plutôt rares dans les ouvrages littéraires, les descriptions du physique des personnes insistent la plupart du temps sur d'autres caractéristiques. Calmettes, dans *Brave Fille* paru en 1890, décrit par exemple le commis de Saint Valéry-sur-Somme :

⁵⁴ *Ibid*, p. 85.

⁵⁵ C. Calmettes, *Brave Fille*, *op. cit.* nbp 16, p. 123.

⁵⁶ G. de Nerval, *Les filles du Feu*, *op. cit.* nbp 7, p. 59.

« La tête du commis disparut toute entière derrière la bosse, qui se déploya large et noueuse. (...) »

Le commis se retourna d'un seul soubresaut, comme s'il roulait sur l'axe de sa bosse. Il parut effaré, blême en son long visage osseux, que bourgeonnaient çà et là des taches brunes. Son œil de malade avait l'atonie des regards vides et sa physionomie exprimait plus de tristesse que de méchanceté. (...). Il frottait nerveusement ses mains maigres, bouletées à toutes les jointures ; puis, avec un air d'obséquiosité galante, de sa voix aigre, qu'il essayait d'assouplir à son désir aimable, il renouvela ses offres de service les plus dévoués.⁵⁷ »

Ce physique apparemment peu attractif n'est pas moqué, mais la description tend à appitoyer le lecteur tant cette personne semble n'avoir aucun trait avantageux. Anatole France décrit quant à lui un couple monté dans une barque, lors d'une fête de bénédiction d'un bateau, à Saint Valéry-sur-Somme.

« Un chantre et un enfant de chœur y prirent place après lui, ainsi que le patron de la barque et sa femme. Ces deux bonnes gens gardaient, dans leurs pauvres vêtements de fête, une raideur simple et une gravité naïve. Ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre. Brunis et durcis dans le travail, ils rappelaient, par la rude simplicité de leur attitude, des statues des vieux âges.⁵⁸ »

La scène décrite ainsi laisse peu envisager qu'il s'agit d'une fête de bénédiction. La description des personnages fait apparaître une image figée, sobre et peu folâtre.

Quelques trente années plus tard, Jean Paul Sartre, alors enseignant à Laon, décrit dans ses lettres adressées à Simone de Beauvoir certains épisodes auxquels il assiste. Par exemple, il décrit une scène dans un hall d'hôtel, alors qu'il est en présence de personnes de classes plutôt aisées :

« À Simone de Beauvoir, de Laon »

Peu à peu, les fauteuils du hall se sont garnis : la vieille catholique salope tricotait, une jeune fille sage tricotait à côté d'elle, la geignarde mère cousit, la professeur de dessin est venue s'asseoir aussi, puis, à sa gauche, un jeune officier vétérinaire, au képi de velours vert, au visage mou et nerveux à la fois, de la viande rose, la bouche veule et sensuelle figée en un éternel sourire détaché et vaguement insolent. (...) Ses amis, trois officiers du même âge (indistincts pour moi à l'heure où j'écris) et un gros capitaine à l'esprit mordant, époux d'une putain de bordel (...) s'étaient installés dans le fumoir.⁵⁹ »

« (...) À la suite de je ne sais quelle remarque le juge s'est mis à détailler une amie de la prof de dessin, une certaine Buchez qu'il appelait « la Buchez ». « Appelez-la Madame buchez. » « Elle a de beaux seins la Buchez mais les fesses un peu molles et trop de poils sous les bras. » « Ah pour le coup, M. Noël, vous méritez une paire de claques », a dit Mlle Bouvet les larmes aux yeux mais zézayant toujours.⁶⁰ »

L'auteur qualifie ainsi de façon très vulgaire les personnes en présence, tant par leurs caractéristiques physiques, leurs traits de caractères jugés très rapidement que par le langage qu'ils utilisent pour se parler. Quelque temps plus tard, en parlant d'un de ses élèves, le fils du

⁵⁷ C. Calmettes, *Brave Fille*, op. cit. nbp 16, p. 134-135.

⁵⁸ A. France, *Pierre Nozière*, op.cit. nbp 11, p. 211.

⁵⁹ J.-P. Sartre, *Lettres au castor et à quelques autres*, op. cit. nbp 28, p. 99.

⁶⁰ *Ibid.* p. 101.

censeur, Sartre le qualifie de façon très négative et, pour couronner le tout, il le déshumanise en parlant de lui comme d'un insecte, préférant alors taire son prénom.

« Ce matin j'ai fait deux heures de cours et j'ai été happé à la sortie par le fils du censeur, le thomiste, qui m'a emmené dans sa chambre. Il est dégingandé avec les extrémités grosses, un nez qui n'en finit pas, long et triste. Il se rebique vers la fin mais ce rebiquement choque comme des vêtements flamboyants sur une femme de peine. (...) Il a de grosses lèvres fiévreuses et insolentes. (...) Il est, par-dessus le marché, d'A. F. (NDLR Action française) et m'a remis six pages dactylographiées qu'il appelle pompeusement des « bonnes feuilles » et qui sont un simple résumé d'un livre qu'il n'a pas encore écrit sur Maurras et saint Thomas. Je me suis un peu débattu devant cette pensée d'insecte, mais sans conviction. Il est insolent et timide à la fois mais son insolence comme sa timidité sonne (sic) faux.⁶¹ »

Ce descriptif est tout à fait cohérent avec le contenu des autres lettres envoyées depuis la ville de Laon, qui dépeignent une atmosphère repoussante à différents points de vue pour Sartre, certainement opposée à l'ambiance parisienne qu'il connaît et fréquente habituellement.

35. La présence de magie et de superstition

Dernier trait saillant que nous avons pu retrouver très régulièrement au cours des lectures, la superstition semble être largement répandue notamment dans les campagnes. Les croyances, notamment au XIX^{ème}, ne sont pas le fait uniquement de la Picardie et ne semblent pas plus développées qu'ailleurs. Par conséquent, nous ne nous attarderons pas sur cette partie. Trois exemples seront cités ici. D'abord, revenons à Gérard de Nerval qui, en parlant d'un certain père dodu, vante ses qualités de magicien :

« On avait longtemps reproché au père dodu la possession de quelques secrets bien innocents, comme de guérir les vaches avec un verset dit à rebours et le signe de croix figuré du pied gauche.⁶² »

Dans le récit fantastique de Dumas précédemment cité, le narrateur aborde la prégnance de la superstition chez les paysans à travers des récits de vengeance liés à la sorcellerie.

« (...) Mon père connaissait les préjugés de nos paysans ; il savait que la croyance aux sorts est encore fort répandue dans les campagnes. Il avait entendu raconter quelques terribles exemples de vengeance de la part d'ensorcelés qui avaient cru rompre la charme en tuant celui ou celle qui les avait charmés, et Mocquet, lorsqu'il était venu dénoncer la mère Durand à mon père, avait mis dans sa dénonciation un tel accent de menace, il avait serré les canons de son fusil de telle façon, que mon père avait cru devoir abonder dans le sens de Mocquet afin de prendre sur lui assez d'influence pour qu'il ne fit rien sans le consulter.⁶³ »

Enfin, citons Anatole France à propos des habitants de Saint-Valery :

« Je lis dans un gros livre que, après la mort de Saint Valery, les habitants de la baie de Somme retombèrent dans l'idolâtrie. Ils avaient revu les dames mystérieuses des sources, et

⁶¹ *Ibid.* p. 105.

⁶² G. de Nerval, *Les filles du Feu*, *op. cit.* nbp 7, p. 148.

⁶³ A. Dumas, *Le meneur de loups et autres récits fantastiques*, *op. cit.* nbp 9, p. 665-666.

ils étaient revenus à leurs premières amours. Tant qu'il y aura des bois, des prés, des montagnes, des lacs et des rivières, tant que les blanches vapeurs du matin s'élèveront au-dessus des ruisseaux, il y aura des nymphes, des dryades ; il y aura des fées.⁶⁴ »

Les croyances, les sorts et les superstitions font partie du quotidien des habitants. Dans les écrits du XXème, de tels exemples se font bien plus rares.

Pour conclure à propos de cette longue partie relative à l'image des Picards, il est nécessaire de ne pas oublier leurs « défenseurs », ceux qui militent pour une reconnaissance et une valorisation des habitants et qui justifient certains traits de caractère de façon habile pour en faire des qualités. Par exemple, M. Levé cite Fernand Cauet qui explique que le Picard est en fait l'inverse de l'image qu'il renvoie :

« Mais, nous le savons, la simplicité picarde est une fausse simplicité et sa rudesse est une rançon. En aucun cas, en aucun sens, il ne faut prendre un vrai Picard pour ce qu'il est ; c'est cela qu'il n'est pas.⁶⁵ »

Plus loin, M. Levé continue à enjoliver le portrait des picards, vantant l'existence et les qualités d'une certaine « âme picarde », généralisant des traits de caractère comme le font régulièrement les critiques acerbes :

« L'âme picarde, ardente et réticente, rude et délicate, simple et subtile, est capable des plus tendres et des plus fortes amitiés, des plus respectueuses aussi. Des Français venus d'autres provinces témoignent de la froideur, de la politesse distante, du réseau de suspicions qui les accueillit au début. Les picards les exploraient avec une prudence méticuleuse. C'était à la fois déconcertant et irritant. Ils ajoutent : quand l'heure a sonné de la confiance, il n'y a pas de plus sûrs amis, ni de plus constants, ni de plus généreux et parfois de plus héroïques. (...) »

Je ne crois pas exagérer en assurant qu'entre le tempérament physique et le caractère moral de la race et la vertu de fidélité, il existait une sorte d'harmonie préétablie. Le picard est modéré et prudent, il tient à ce qu'il possède : maison, terre ou argent, et il le défend avec âpreté. Or, la fidélité consiste d'abord à maintenir et à conserver. Mais aussi, le Picard, lent d'ordinaire à réfléchir, et dont on prétend que, volontiers, il se ravise, est capable de fermeté et de constance dans ses résolutions.⁶⁶ »

Cet éloge réalisé par le chanoine M. Lévé rompt avec les représentations de sens commun et justifie même le caractère parfois étrange ou « suspect » des Picards : leur élocution particulière, leur inquiétude, leur gaucherie, leur apparente simplicité ne serait en fait qu'un leurre pour dissimuler « talent », « psychologie et humour ». L'auteur ne renie donc pas ces traits de caractère mais cherche des explications alternatives, davantage valorisantes qu'un manque de culture ou de capacités intellectuelles.

Conclusion

⁶⁴ A. France, *Pierre Nozière*, *op.cit.* nbp 11, p. 196.

⁶⁵ M. Levé, *Picardie. L'âme picarde, fidélité picarde*, Amiens, E. Fourcy, 1937, snp.

⁶⁶ *Ibid.* snp.

Pour reprendre l'hypothèse de Passeron⁶⁷, la littérature est vouée à un effet de réel, car elle engendre une certaine illusion. Le genre réaliste est tout à fait approprié pour installer le lecteur dans l'univers du roman, et donner une impression de représentativité du monde réel. « Il n'est pas plus difficile de mentir sur le monde réel dans un roman que dans la vie. » À travers les ouvrages que nous avons étudiés, les données recueillies témoignent de représentations similaires de la région Picardie et de ses habitants. Tout porte à croire que les picards auraient des caractéristiques typiques, peu valorisées dans la société et qui prêtent à la moquerie. Difficile de penser que ces constats n'aient aucune répercussion sur les intéressés, leurs façons de se percevoir, leurs aspirations. En dépit de tous ces textes qui dépeignent un portrait dégradant des picards, quelques rares exemples à l'inverse visent à justifier ou revaloriser ces traits spécifiques et bien connus. L'extrait qui suit, datant de 1943, témoigne d'un certain patriotisme et conservatisme typique d'après-guerre dont les atouts sont mis en avant « Aujourd'hui, avec la France éternelle, la Picardie, qui fut toujours en première ligne pour l'héroïsme et pour la souffrance, doit renaître, mais, plus belle, tout en restant vraiment la Picardie. Elle doit sauver et reconstruire, deux tâches qu'il ne faut pas dissocier. Les Picards ont souvent montré leur courageuse ténacité. Ils aiment leur pays, et savent que le vrai patriotisme consiste à rester soi-même, dans une ville et une province où l'on est chez soi. ⁶⁸ »

La forte opposition relevée entre les paysages, largement valorisés et les picards, amplement dévalorisés, s'accompagne aussi d'un certain déficit d'image de la région, comme l'illustre le livre de lecture de Augustine Tuillierie intitulé *Le tour de la France par deux enfants. Devoir et patrie, livre de lecture courante avec 200 gravures instructives pour leçons de choses*⁶⁹. Ce manuel a été lu par des générations d'enfants à l'école. En suivant les pérégrinations d'André et de Julien, les élèves de l'école primaire découvraient ainsi, outre les particularités géographiques et socio-économiques des provinces françaises, les figures locales qui avaient contribué à la construction d'une nation à la fois diverse et unifiée. L'auteure a opté pour un découpage en deux zones : le Nord et la Flandre d'une part, l'Artois et la Picardie d'autre part. Un peu plus de deux pages sont consacrées au Nord et à la Flandre. On y présente le type d'agriculture et d'industrie. La partie portant sur l'Artois et la Picardie se réduit à une légende mise en minuscule sous une carte qui rassemble les deux zones étudiées. Amiens est présentée de façon très laconique, comme centre industriel, sur la Somme, rivière aux eaux dormantes. Et la ville d'Abbeville est citée, pour sa serrurerie. Dans la partie consacrée au Nord et à la Flandre, un grand homme, lillois, est sélectionné et présenté en deux pages. L'Artois et la Picardie n'auront, outre la légende précitée, qu'une page et demie consacrée à l'épisode « patriotique » et « sacrificiel » des six bourgeois de Calais. Tout compte fait, aucun personnage de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise n'est évoqué. Même la cathédrale d'Amiens n'y figure pas, la gravure suivante étant réservée à celle de Reims. On voit que dans ce livre, qui a été lu par toutes les générations d'élèves de l'école primaire qui se sont succédé à la fin du 19e siècle et encore longtemps après dans la première moitié du 20e siècle (plusieurs millions d'exemplaires ont été tirés), les trois départements de la future région Picardie souffrent d'un déficit d'image, au sens propre et au sens figuré.

⁶⁷ J.-C. Passeron, « L'illusion de représentativité », *Enquête* [En ligne], 4 | 1988, mis en ligne le 27 juin 2013, consulté le 01 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/68>

⁶⁸ P. Dubois et L. Lorgnier, *Au cœur de la Picardie meurtrie*, op. cit. nbp 31.

⁶⁹ A. Tuillierie, *Le tour de la France par deux enfants. Devoir et patrie, livre de lecture courante avec 200 gravures instructives pour leçons de choses*, Paris, Librairie classique d'Eugène Belin, 1877.

Bibliographie

J. Béal, *Picardie*, Paris, Hatier, 1997.

M. Butor, *Octogénaire*, éditions des vanneaux, 2006.

C. Calmettes, *Brave Fille*, Paris, librairie d'éducation de la jeunesse, 1890.

Champfleury, *Les souffrances du professeur Delteil*, Trosly-Breuil, Editions du trotteur ailé, 2008 {1857}.

Colette, *Les vrilles de la vigne*, Paris, Le livre de poche, 1995 {1907}.

G. de Nerval, *Les filles du Feu*, imprimé en Roumanie, 1991 {1854}.

P. Dubois et L. Lorgnier, *Au cœur de la Picardie meurtrie*, Grenoble – Paris, B. Arthaud, 1943.

A. Dumas, *Le meneur de loups et autres récits fantastiques*, Omnibus, 2002 {1857}.

J. Fortin, « Les compétences psychosociales chez l'enfant », dans J. Lecomte (dir.), *Introduction à la psychologie positive*, Dunod, Paris, 2014, p. 107-123.

A. France, *Pierre Nozière*, Paris, Nelson éditeur, 1899.

P. Garnier, *L'alouette. Une litanie picarde*, Verderonne/Reims, Dumerchez, 2002.

V. Hugo, *En voyage*, Paris, Hetzel, 1890.

D. Ledent, « Les enjeux d'une sociologie par la littérature », *CONTEXTES*, Varia, mis en ligne le 19 avril 2013, consulté le 01 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5630>

M. Levé, *Picardie. L'âme picarde, fidélité picarde*, Amiens, E. Fourcy, 1937.

A. Lieury et F. Fenouillet, « Motivation et découragement », dans A. Lieury (dir.), *Psychologie pour l'enseignant*, Dunod, Paris, 2010.

É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

H. Malot, *En famille*, Paris, Flammarion, 1893.

J.-C. Passeron, « L'illusion de représentativité », *Enquête* [En ligne], 4 | 1988, mis en ligne le 27 juin 2013, consulté le 01 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/68> .

L. Rebatet, *Les décombres*, Paris, Denoël, 1942.

J. Ruskin, *La bible d'Amiens*, Paris, Union générale d'éditions, 1986 {1^{ère} édition de 1884 en anglais}.

J.-P. Sartre, *Lettres au castor et à quelques autres*, 1926-1939, Paris, Gallimard, 1983.

A. Tuillerie, *Le tour de la France par deux enfants. Devoir et patrie, livre de lecture courante avec 200 gravures instructives pour leçons de choses*, Paris, Librairie classique d'Eugène Belin, 1877.

L.-R. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de laine, de coton et de soie*, Paris, Jules Renouard et Cie, 1840.

P. Vimereu, *Chutt le Hutteux. Roman des roseaux et du marais picard* (5^{ème} édition), Cobra éditeur, 1996 {1927},

F. Wey, *Les français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*, Paris, Louis Curmer éditeur Province, tome 2, 1840-1842, p. 337-347.